The World of Berossos (Proceedings of the 4th International Colloquium on « The Ancient Near East between Classical and Ancient Oriental Traditions », Hatfield College, Durham 7th-9th July 2010), J. Haubold, G. B. Lanfranchi, R. Rollinger, J. Steele (éd.)

Christine Dumas-Reungoat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/583>

DOI : 10.4000/kentron.583

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 187-193

ISBN : 978-2-84133-506-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Christine Dumas-Reungoat, « *The World of Berossos* (Proceedings of the 4th International Colloquium on « The Ancient Near East between Classical and Ancient Oriental Traditions », Hatfield College, Durham 7th-9th July 2010), J. Haubold, G. B. Lanfranchi, R. Rollinger, J. Steele (éd.) », *Kentron* [En ligne], 30 | 2014, mis en ligne le 19 décembre 2016, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/583> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.583>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

The World of Berossos (Proceedings of the 4th International Colloquium on « The Ancient Near East between Classical and Ancient Oriental Traditions », Hatfield College, Durham 7th-9th July 2010), J. Haubold, G.B. Lanfranchi, R. Rollinger, J.M. Steele (éd.), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag (Classica et Orientalia ; 5), 2013, 332 p.

Johannes Haubold (JH), qui a coordonné l'ouvrage intitulé *The World of Berossos*, en a rédigé l'introduction et y propose une contribution, est l'auteur de *Greece and Mesopotamia. Dialogues in Literature*, paru également en 2013¹. Ces deux ouvrages ont pour but d'illustrer les relations existant entre les littératures de la Grèce et de la Mésopotamie, sujet qui intéresse davantage les chercheurs outre-Manche et outre-Atlantique que ceux de l'Hexagone, moins enclins, quant à eux, à regarder dans quelle mesure la littérature des voisins proche-orientaux de la Grèce peut nous éclairer sur la littérature grecque. JH, après avoir évoqué les problèmes inhérents aux études comparatistes (barrière linguistique, distance entre les deux aires géographiques concernées, absence d'écrits concernant les individus qui auraient pu établir des liens entre les deux cultures au cours de la période archaïque ; *a priori* euro-centriques de certains hellénistes), ne cherche pas tant à relever dans la littérature grecque des passages empruntés à la littérature akkadienne ou sumérienne qu'à montrer le jeu de dialogue qui s'est instauré entre les deux univers à travers diverses époques. Il s'attarde en particulier sur la figure de Bérosee (au chapitre 3), qui, pour la première fois, a fait, en 2010, l'objet d'un colloque, dont les conclusions paraissent sous le titre *The World of Berossos*. Cet érudit babylonien connaissait les textes grecs et mésopotamiens et a écrit en grec les traditions de son pays pour le roi Antiochus I^{er} (donc entre 295 et 261 avant notre ère).

Les *Babyloniaca* de Bérosee étant extrêmement lacunaires et fragmentaires, il peut paraître audacieux de vouloir reconstruire le projet qui sous-tendait l'ouvrage. En effet, outre le problème posé par le fait que l'œuvre de Bérosee nous soit parvenue sous forme morcelée, la question se pose également de savoir si les passages qui lui sont attribués représentent véritablement le contenu des *Babyloniaca* ou s'ils sont seulement une sorte de *digest* fait par Alexandre Polyhistor ou par d'autres (Rollinger, p. 137). Néanmoins les perspectives abordées, par leur variété et leur complémentarité, sont très éclairantes et stimulantes pour comprendre ces trois livres écrits en grec, pour un public grec, mais d'un point de vue mésopotamien (JH, p. 3).

La présentation liminaire se déploie en deux temps. Le premier (p. 3-14), composé par JH, est à proprement parler une introduction aux actes du colloque de 2010,

1. J. Haubold, *Greece and Mesopotamia. Dialogues in Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013. L'ouvrage reprend des conférences (*Stanford Lectures*) que l'auteur a données en 2008 au Trinity College de Dublin.

qui met en évidence les questions complexes que posent la nature fragmentaire des *Babyloniaca* et le statut particulier de son auteur. Dans le second (p. 15-28), Geert De Breucker rassemble les éléments biographiques concernant Bérose et présente l'ouvrage des *Babyloniaca*, qui était une histoire de Babylone comportant des développements d'ordre géographique, culturel, mythologique, astronomique, ainsi qu'une liste des rois de la ville depuis les temps immémoriaux jusqu'à Alexandre. Bérose connaissait (au moins) l'akkadien, le sumérien, l'araméen et le grec. Cet érudit était en contact avec les astronomes de l'Esagil et les administrateurs séleucides qui contrôlaient les activités de ce grand temple babylonien, haut lieu de la culture et des traditions écrites du pays. Mais il pouvait adapter ses sources mésopotamiennes aux concepts grecs, par exemple en assimilant les dieux grecs et babyloniens au cours de son récit.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à une lecture de chacun des trois livres des *Babyloniaca*. JH s'attache dans sa lecture du livre 1 (p. 31-45) au récit cosmogonique, qui a été négligé jusqu'à présent. Il soutient qu'il permet à Bérose de se présenter comme un sage chaldéen – pour reprendre l'expression d'Abydène qui résume le contenu des *Babyloniaca* comme étant « la sagesse des Chaldéens » – et un pré-philosophe (en combinant différents éléments qui ne sont pas étrangers au stoïcisme, courant en vogue à son époque), position qui lui permet de s'adresser à des lecteurs grecs. Martin Lang étudie dans le livre 2 (p. 47-60) le récit central du Déluge et suggère que Bérose considère sa tâche d'historien dans la ligne de celle des premiers sages (*apkallū* et *ummanū*) qui transmettaient et préservaient le noyau le plus ancien de la civilisation en temps de crise, tel Oannès au moment du Déluge, qui a invité les hommes à enterrer les tablettes contenant tout le savoir afin de les conserver intactes.

Le livre 3 est abordé par Giovanni B. Lanfranchi (p. 61-74) et John Dillery (p. 75-96) : G.B. Lanfranchi montre comment Bérose travaille conjointement des éléments des traditions babyloniennes et grecques pour composer une histoire de l'empire qui puisse redonner son prestige à Babylone, souvent effacée de l'histoire universelle des empires au profit des Assyriens et des Perses. Enfin, J. Dillery, en étudiant le récit de Bérose concernant les souverains Nabopolassar et Nabuchodonosor II cité par Flavius Josèphe, rejoint les conclusions d'Amélie Kuhrt, qui montrait, dans son article de 1987 sur les *Babyloniaca* de Bérose et le gouvernement séleucide en Babylonie (p. 55), que Bérose a composé son ouvrage notamment « *to provide the Seleucid dynasty with an ideological support* »². Ainsi, les similitudes réelles et imaginaires qui relient les deux souverains babyloniens

2. A. Kuhrt, « Berossus' *Babyloniaca* and Seleucid Rule in Babylonia », in *Hellenism in the East. The Interaction of Greek and non-Greek Civilizations from Syria to Central Asia after Alexander*, A. Kuhrt, S. Sherwin-White (éd.), Londres, Duckworth, 1987, p. 32-56.

d'une part et Séleucos I^{er} et Antiochus I^{er} d'autre part, qui avaient les uns comme les autres besoin d'établir leur légitimité en nouant de forts liens avec le passé, permettent d'expliquer les anachronismes que l'on trouve dans le récit de Bérose concernant le règne des deux premiers rois néo-babyloniens ainsi que les expressions que peut utiliser l'historien pour caractériser les réalisations de Nabuchodonosor en particulier.

Dans la troisième section, intitulée « Société, religion et culture », sont regroupées quatre études. La première, de John M. Steele (p. 99-113 et non p. 107-122, comme l'indique le sommaire), concerne les fragments dits « astronomiques » des *Babyloniaca* – BNJ 680 F15-F22b³ – et confirme qu'aucun d'entre eux ne contient de données issues de l'astronomie babylonienne contemporaine de Bérose, même si ce dernier était très probablement au courant de ses dernières avancées, et que certains de ces fragments n'ont pas été composés par l'érudit babylonien, même s'il ne faut pas exclure qu'il ait pu les écrire, puisqu'il devait être suffisamment versé dans la philosophie grecque pour en intégrer des éléments – mais sur ce dernier point, nous ne sommes guère convaincue⁴. La deuxième, de Tom Boiy, porte sur Babylone au temps de Bérose (p. 115-122, et non p. 99-106 comme l'indique le sommaire), depuis l'arrivée triomphale d'Alexandre à Babylone en -331 jusqu'aux temps troublés qui ont suivi sa mort. Dans la troisième, sur les rapports de Bérose avec la religion perse, Bruno Jacobs étudie les fragments BNJ 680 F2, F11 et F12, qui ont donné lieu à de nombreuses discussions, notamment le fragment 11, qui seul fournit des informations sur les pratiques religieuses perses sous les Achéménides ; il conclut que le fragment en question ne suggère pas de réformes religieuses radicales sous Artaxerxès II. La quatrième, enfin, due à Robert Rollinger (p. 137-162), est consacrée aux fragments de Bérose qui décrivent les monuments de Babylone. L'auteur montre que Bérose utilise le motif du roi bâtisseur pour caractériser les souverains successifs depuis Sémiramis jusqu'à Cyrus, en insistant plus particulièrement sur la figure de Nabuchodonosor II. Parmi les fragments des *Babyloniaca* dont le contenu n'est pas en accord avec la tradition cunéiforme, il y a celui de la description des Jardins suspendus de Babylone au livre 3. Il s'agit d'une des merveilles du Monde ancien, alliant jardins et palais, système d'aqueducs et de canaux, nulle part mentionnée dans les sources cunéiformes, mais devenue un *topos* de la littérature grecque hellénistique, décrite par les historiens grecs et par Bérose. L'auteur montre comment deux traditions, l'une, babylonienne, qui se figure les

3. BNJ: Brill New Jacoby, édition en ligne de 2010 des FGrH de Jacoby ; les fragments de Bérose (n° 680) sont traduits et commentés en anglais par G. De Breucker.

4. Cf. C. Dumas-Reungoat, « Bérose, de l'emprunt au faux », *Kentron*, 28, 2012, p. 170-174 ; *Id.*, *La fin du Monde, enquête sur l'origine du mythe*, Paris, Les Belles Lettres (Vérité des mythes), 2001, p. 261-265.

gigantesques palais des rois comme des montagnes, et l'autre, grecque, qui trahit une fascination pour les constructions babyloniennes (murs qui entourent les villes, palais, jardin sur une terrasse rattachée à un palais), se sont fondues en un motif, celui des jardins suspendus de Babylone (p. 151-154). Ce passage de Bérose pose la question de la capacité de l'auteur à manipuler parfois les attentes de son public : n'a-t-il pas voulu construire là une image plausible de Babylone aux yeux de ses lecteurs grecs (JH, p. 4-5 ; Rollinger, p. 155)⁵ ?

La quatrième section, intitulée « Contextes littéraires », s'ouvre sur la question suivante, posée par Stephanie Dalley (p. 165-176) : de quelles sources disposait Bérose et quelle forme avaient-elles quand il rédigea son récit du Déluge ? On y trouve le motif des tablettes antédiluviennes enterrées à Sippar, puis déterrées après le fléau, que les récits de déluge tels que ceux de l'*Atrahasis* et de la tablette XI de *Gilgameš* ne connaissent pas. L'auteur nous met en garde contre la supposition de l'existence d'une unique version canonique des grands textes babyloniens tels que l'*Enuma Eliš* ou *Gilgameš*. D'après cette étude, Bérose apparaît non pas tant comme un auteur qui récrivait des éléments de la tradition cunéiforme, mais bien plutôt comme un auteur qui choisissait la version du texte correspondant le mieux à son projet d'écriture, dans une tradition qui était déjà multiforme (ces textes n'auraient-ils pas pu évoluer sous l'influence de la tradition orale ?) et, donc, ouverte à un usage sélectif. Il est intéressant de s'interroger sur la marge de manœuvre que pouvait s'octroyer Bérose entre la fidélité servile à la tradition mésopotamienne et l'assimilation tout aussi servile à la culture grecque dominante.

Christopher Tuplin, pour sa part, s'interroge (p. 177-195) sur les rapports de Bérose et de l'historiographie grecque : Bérose devait savoir qu'il existait, en dehors des textes administratifs, une littérature grecque, mais quel degré de connaissance avait-il des différents historiens (Hérodote, les *Indica* de Mégasthène, Ctésias, les *Lydiaca* de Xanthos, les historiens d'Alexandre...) ? Et à quel point cette connaissance pouvait-elle influencer son travail ? Il avait étudié le grec, mais, pour autant, était-il un véritable *pépaideuménos* ?

Paul Cosmin s'attèle également au problème des relations entre Bérose et les autres écrivains grecs (p. 199-212), et dans ce but il concentre son étude sur des auteurs de la cour des Séleucides qui pratiquent le genre ethno-géographique : Démodamas, Patrocle et Mégasthène, genre littéraire grec que va adopter Bérose. Seulement, à la

5. À propos du texte de R. Rollinger, on renverra, sur la question de la localisation des Jardins suspendus de Babylone, à l'hypothèse convaincante de S. Dalley exposée dans son ouvrage paru en 2013, intitulé *The Mystery of the Hanging Garden of Babylon: An Elusive World Wonder Traced*, Oxford, Oxford University Press, qui démontre que ces jardins suspendus ont été probablement construits, non à Babylone par Nabuchodonosor pour son épouse mère nostalgique, Amytis, mais à Ninive, par Sennacherib.

différence de ces derniers, qui établissent une carte des vastes territoires de l'empire séleucide dans leurs récits de voyage, Bérose ignore la géographie impériale pour concentrer l'attention de ses lecteurs de la cour séleucide sur Babylone, l'ancien centre de l'empire, et son point de vue est celui d'un érudit autochtone et non celui d'un récent conquérant.

La section s'achève sur l'étude consacrée par Ian Moyer aux relations entre les œuvres de Bérose et de Manéthon (p. 213-232), qui offrent beaucoup de similitudes – chacun d'eux écrit l'histoire de son propre pays en grec et en trois livres, à la même époque, en s'appuyant sur les traditions propres à sa patrie. L'auteur revient sur la question de savoir si Manéthon a écrit son histoire de l'Égypte en réaction à l'histoire de Babylone composée par Bérose ou par imitation de celle-ci. À son avis, pour répondre à cette question, il faut réexaminer la façon dont les œuvres de ces deux auteurs ont été intégrées dans plusieurs perspectives liées entre elles, celle de l'histoire de l'hellénisme, celle de l'histoire des premiers chrétiens et celle de l'histoire intellectuelle moderne.

La cinquième section, intitulée « Transmission, réception, reconstruction », s'ouvre sur une étude de Francesca Schironi (p. 235-254) consacrée à la réception de Bérose dès le I^{er} siècle avant notre ère. Elle s'appuie sur l'examen des trois principales sources datant d'une période allant du I^{er} siècle avant au I^{er} siècle après J.-C. dont nous disposons sur Bérose : une combinaison des papyri contenant un glossaire de mots rares issus des dialectes grecs et de langues du Proche-Orient, les POxy 1802 et POxy 4812, et qui citent plusieurs ethnographes et érudits versés dans le Proche-Orient, « *the Oxyrhynchus Glossary* » ; Juba II de Maurétanie et Alexandre Polyhistor. Dans le *Glossaire*, Bérose est cité, au même titre que les autres auteurs, comme source de « *mirabilia* linguistiques » (p. 242), et comme pour la plupart d'entre eux, leur œuvre n'a pas été préservée par la tradition manuscrite. Parmi les auteurs qui citent les *Babyloniaca*, Alexandre Polyhistor et Juba de Maurétanie, qui ont utilisé directement Bérose, affichent des préoccupations moins d'historiens que de grammairiens et de paradoxographes, intéressés par les curiosités ethnographiques et mythologiques de lointains pays. C'est pourquoi ceux qui voulaient faire œuvre d'historiens dans le monde gréco-romain ne consultaient pas leur production. Et de ce fait, ils n'avaient pas connaissance de Bérose, leur référence pour l'histoire de la Perse et de l'Assyrie étant Ctésias. En outre, Bérose ne proposait pas de narrations vivantes, de discours ou d'anecdotes propres au style historique de cette époque, et ceux qui le citaient n'enjolivaient pas son style. Comme ses citateurs s'intéressaient aux *mirabilia* plutôt qu'à l'histoire, Bérose s'est probablement trouvé exclusivement associé aux histoires relevant de la mythologie et des noms étranges. Voilà pourquoi il avait si peu de succès dans le monde gréco-romain, d'après F. Schironi.

Irene Madreiter, quant à elle, s'intéresse à un autre citateur de Bérose : Eusèbe de Césarée (p. 255-275). Ce dernier ne connaît les *Babyloniaca* que de façon indirecte,

par sa lecture d'Abydène, de Flavius Josèphe ou d'Alexandre Polyhistor. Il le cite sous la forme de discours direct ou indirect, de résumé ou de paraphrase. Dans sa *Chronique* et sa *Préparation évangélique*, son but est de montrer que la religion chrétienne a des fondements très anciens, à trouver notamment dans la culture hébraïque. C'est dans ce but qu'il cite Bérosee, non seulement pour montrer l'infériorité de la culture des païens qui croient aux oracles, aux étoiles et aux monstres mythiques, mais aussi pour construire une préhistoire des Chrétiens à partir des éléments qu'il trouve, notamment, dans les *Babyloniaca*.

Vient ensuite, à propos de l'utilisation de l'autorité de Bérosee à la Renaissance, la contribution de Walter Stephens (p. 277-290), qui s'inscrit dans la lignée de ses études précédentes, toutes très intéressantes⁶, sur Annius de Viterbe. Ce personnage, autrement nommé Giovanni Nanni, revisite l'histoire de sa ville natale – il fait de Noé le premier Étrusque et le premier *pontifex maximus*! – en s'appuyant sur la fabrication de faux (en latin !) par ses propres soins, qu'il attribue à Bérosee. W. Stephens montre que le nom de l'historien babylonien et les fragments de son œuvre conservés dans celle de Flavius Josèphe avaient marqué les esprits pendant de longs siècles, mais que le public, depuis 1498, date de la parution de sa *Defloratio Berosi Chaldaica*, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, n'était plus toujours nécessairement en mesure de démêler le faux Bérosee du vrai. De nombreux commentaires et adaptations du faux Bérosee ont paru, surtout à des fins patriotiques ou religieuses, au long de ces années, tout comme des réfutations de ces publications et des commentaires sarcastiques, tant chez les érudits que chez les auteurs de fictions.

Enfin, Kai Ruffing récapitule les études modernes dont Bérosee a été l'objet depuis 1825 jusqu'à 2008 (p. 291-308). Puis l'ouvrage se clôt sur une bibliographie des publications consacrées à Bérosee, composée par Birgit Gufler et Irene Madreiter (p. 309-323). Cette bibliographie est en fait l'émanation d'un projet bibliographique d'importance concernant les auteurs grecs qui ont écrit sur le Proche-Orient : Hérodote, Ctésias, Manéthon et Bérosee, projet lancé par R. Rollinger à l'université d'Innsbruck en 2005. On s'aperçoit qu'une trentaine de titres ont paru depuis 2000 : Bérosee devient un objet d'études en soi, après avoir été uniquement associé à Manéthon dans les éditions de fragments ; il connaît donc un regain d'intérêt dans les études récentes.

Une étude des fragments de Bérosee en arménien, qui ne font pas partie de ceux rapportés par Georges le Syncelle, mériterait d'être menée, comme le suggère JH, p. 11, n. 38 : elle apporterait sûrement un éclairage intéressant et complémentaire au panorama très riche des études présentées ici par des spécialistes d'études classiques, bibliques, patristiques, assyriologiques, iraniennes, d'histoire ancienne, d'histoire des

6. Publications de W. Stephens de 1979, 1989, 2004 et 2011.

sciences et de la Renaissance. On aurait pu voir aussi dans cette partie de l'ouvrage consacrée à la transmission et à la réception des *Babyloniaca* comment cette œuvre a même inspiré des peintres et des écrivains encore plus tardivement, comme Flaubert dans la *Tentation de Saint Antoine*, avec le personnage d'Oannès qui hante les visions du saint au chapitre IV, et Odilon Redon, qui a illustré des chapitres de cette œuvre⁷. Pour conclure, on ne peut que recommander la lecture de ces études très stimulantes qui invitent à s'interroger sur le statut de cet historien rarement à l'honneur. À qui s'adressent les *Babyloniaca*? Aux Séleucides dont Bérosee voudrait obtenir le soutien pour Babylone? À un large public grec? Réécrit-il l'histoire au nom des Macédoniens qui souhaitaient s'appuyer sur la culture traditionnelle babylonienne dans l'intérêt de leur propre projet impérial? Si le caractère fragmentaire des *Babyloniaca* ne permet pas de répondre avec assurance, au moins ces actes de colloque offrent-ils des pistes très intéressantes.

Christine DUMAS-REUNGOAT

Christophe Cusset, *Cyclopedie. Édition critique et commentée de l'Idylle VI de Théocrite*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (46, série littéraire et philosophique; 15), 2011, 222 p.

L'ouvrage de Christophe Cusset (CC) s'inscrit dans le renouveau des études françaises consacrées à la poésie hellénistique, auquel l'auteur a personnellement beaucoup contribué. En effet, il a publié notamment une *Muse dans la Bibliothèque* (Paris, CNRS Éditions, 1999) et un commentaire des *Bacchantes* de Théocrite (Paris, L'Harmattan, 2001). Il a coédité une traduction de l'*Alexandra* de Lycophron (Paris, L'Harmattan, 2008) et des poèmes d'Euphorion (Paris, Belles Lettres, 2012). On lui doit aussi l'organisation de plusieurs colloques ayant conduit à des *Actes*, parmi lesquels un *Lycophron: Éclats d'obscurité* (Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2009) et un *Homère revisité* (Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2011). La présente *Cyclopedie*, «chant consacré au Cyclope», nous offre l'*Idylle* VI de Théocrite, avec, outre le texte et son appareil critique, une traduction et un commentaire approfondi.

Dans l'introduction (p. 9-53), CC pose avec pertinence «le cadre poétique» de l'œuvre: rapports de Théocrite avec l'alexandrinisme, définition de l'idylle, place du poème dans le recueil. L'éditeur évoque également «le substrat mythologique» de la figure «en évolution» du Cyclope, d'Homère aux Alexandrins, en passant

7. Cf. C. Dumas-Reungoat, «Bérosee, de l'emprunt au faux», p. 180.